

VINGT-NEUVIEME DIMANCHE DU TEMPS ORDINAIRE A

Première lecture : Is 45,1-6

Psaume responsorial : 96(95)

Deuxième lecture : 1 Th 1,1-5

Evangile : Mt 22,15-21.

A César ce qui est à César...

En dehors du cercle des chrétiens et de la littérature évangélique, la formule est bien connue : *rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*. Cela nous dispense de l'expliquer, malgré les ambiguïtés qui peuvent entourer sa compréhension et son interprétation. N'est-ce pas d'ailleurs que le meilleur remède aux malentendus, c'est de fournir, non pas une interprétation de plus, mais d'éclairer tout effort de compréhension par l'exposé du contexte littéraire et historique de cette formule sortie de la bouche du Seigneur pour son autodéfense.

Qui donc l'agresse ? Au niveau où est rendu le récit de Matthieu dans son Evangile, on peut répondre facilement à cette question.

Sur les vingt-huit chapitres de l'Evangile selon Saint Matthieu, le vingt-neuvième dimanche du Temps Ordinaire tire son passage du vingt-deuxième chapitre. Là, des cinq discours de Jésus contenus dans cet Evangile, quatre sont déjà prononcés et il ne reste que le dernier, le discours eschatologique. C'est dire que l'essentiel est dit. De plus, en matière d'action galvanisant les foules, on n'enregistre plus de miracle de Jésus après ce vingt-deuxième chapitre. Or, ce sont justement ces mêmes actes et paroles qui attirent à Jésus l'hostilité des autorités juives. Cette hostilité se renforce lorsque Jésus ne se contente plus d'être le Maître en Galilée mais, dans le chapitre précédent, entre triomphalement à Jérusalem, se fait ovationner des foules, chasse les vendeurs du Temple, s'y installe pour enseigner, à l'instar des prophètes anciens, se réclame de l'autorité pour le faire, lance successivement le triplet des paraboles des deux enfants, des vigneronniers homicides et du festin nuptial pour accuser ces autorités de l'avoir rejeté, lui, le Messie de Dieu, et d'avoir égaré le peuple par leurs enseignements. Les pharisiens et les anciens du peuple décident qu'il ne faille plus aller par quatre chemins, il faut éliminer physiquement Jésus. Voilà pourquoi trois fois de suite, ils l'abordent pour lui trouver tort en lui posant des questions pièges. La troisième question, ce sont les pharisiens et les Sadducéens qui

s'allient pour savoir de Jésus le plus grand commandement de la Loi. La deuxième, ce sont les Sadducéens qui la lui posent sur la doctrine de la Résurrection, avec l'histoire imaginaire et absurde de la femme aux sept maris. Ce vingt-neuvième dimanche du Temps Ordinaire nous propose la première question piège qui veut savoir de Jésus s'il faut payer ou non l'impôt à César. Question bien étudiée pour faire tomber Jésus de Charybde en Scylla : si le Juif qu'il est dit : "payez l'impôt à César", il tombe dans la main des nationalistes et zélotes juifs affairés à s'opposer, même par la violence, à l'occupant romain ; s'il dit : "ne payez pas l'impôt à César", ses mêmes compatriotes le livreront au pouvoir romain comme un agitateur ennemi de César. De là, vous comprenez la sagesse de Jésus à répondre comme il l'a fait ! Ainsi, Jésus situe-t-il César et Dieu chacun sur son terrain, sans rivalité et sans incompatibilité et même dans une possible complémentarité : *à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu.*

L'arbitre de ces trois affrontements donnerait Jésus pour vainqueur, mais en réalité, ce sont ses adversaires qui finissent, à force de faux témoignages et de mensonges, par le livrer aux Romains pour être crucifié. Sa victoire serait donc de courte durée, mais le paradoxe, c'est que sa mort en croix est *la mort de la mort* et la victoire définitive sur le péché. Et justement dans cette mort, Jésus apparaît comme celui qui donne à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, en sorte que sa réponse n'est pas seulement une parole, mais le témoignage de sa vie.

Jésus rend à César ce qui est à César. Pendant son procès, Jésus reconnaît l'autorité de Ponce Pilate à le juger et il s'y soumet : *tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si cela ne t'avait été donné d'en-haut* (Jn 19,11).

Jésus donne à Dieu ce qui est à Dieu. Ne pensez pas seulement à l'incident des deux drachmes que Jésus envoie Pierre retirer de la bouche d'un poisson fraîchement pêché pour s'acquitter de la redevance au temple (cf. Mt 17,24-27), mais ce que Jésus donne et ce qu'il pense devoir à Dieu, c'est tout lui-même, pour l'œuvre du salut de l'homme, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

La formule au centre de l'Évangile de ce jour n'est pas une simple parole, mais un témoignage de vie. Or, ce témoignage doit être porté par nos vies, soit en tant qu'Église ou en tant que chrétien individuel.

Être chrétien, ce n'est pas agir comme tel en dehors de l'humanité, c'est s'inscrire pleinement dans l'humanité pour en partager le destin et l'histoire. La participation à l'humanité

est elle-même d'essence chrétienne. Ce que Jésus n'explique pas dans son témoignage, Pierre et Paul le développeront clairement dans leurs lettres où l'on trouve abondamment des exhortations à se conformer au standard de l'Etat, et même à prier pour les gouvernants. Le nombre de citations disponible pour illustrer cela met dans l'embarras du choix. J'en laisse la recherche à votre curiosité biblique.

Et c'est sans se contredire que Jésus demande au disciple de renoncer au monde, l'invitant à prendre de la distance par rapport à ses errements philosophiques et à ses égarements spirituels justement pour le sauver en unissant son sacrifice à celui du Christ. Le moine sait qu'il est de l'humanité et qu'il se retire dans son monastère pour être encore plus authentiquement chrétien parce qu'humain. Le chrétien dans le monde sait que par exemple, l'évasion fiscale n'est pas seulement une faute patriotique ou morale, mais un manque grave dans son être chrétien. Le chrétien authentique est aussi un homme honnête envers chacun et envers sa société.